

L'embaumeur d'Anne-Renée Caillé

Samuel Mercier

Numéro 260, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86895ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, S. (2017). Compte rendu de [*L'embaumeur* d'Anne-Renée Caillé]. *Spirale*, (260), 80–81.

Angoisses pré-mortem

Par Samuel Mercier

L'EMBAUMEUR

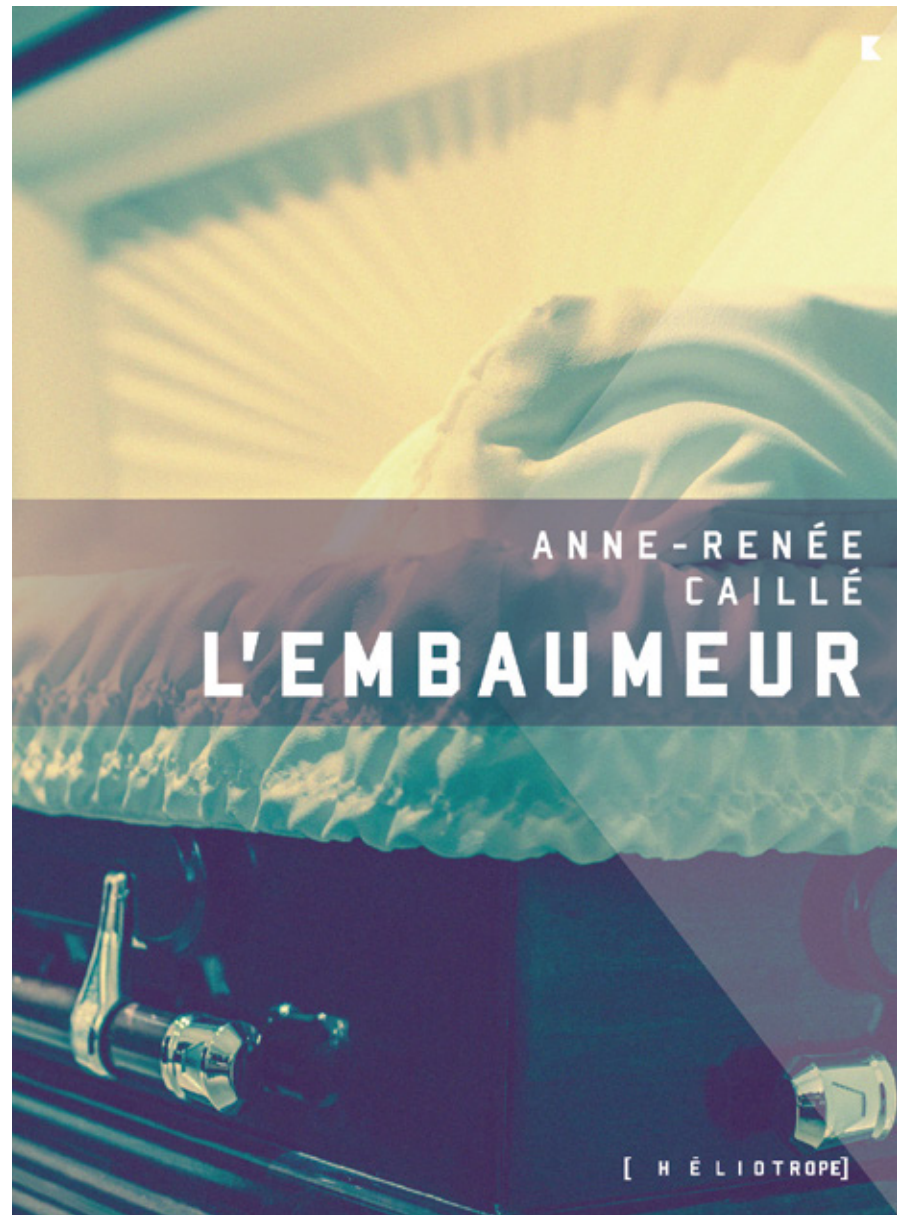
d'Anne-Renée Caillé

Éditions Hélotrope, 2017, 102 p.

Le monde contemporain s'est éloigné de la mort. Il suffit de regarder les daguerréotypes du XIX^e siècle représentant les corps des défunts dans des poses presque vivantes pour voir cette distance qui s'est installée entre un temps où la mort survenait encore à domicile et notre époque où elle est cachée de manière plus pudique dans les salons mortuaires ou les couloirs des hôpitaux.

Pourtant, on ne mourait pas plus souvent par le passé. Plus jeune, peut-être, mais comme les êtres humains ne meurent généralement qu'une seule fois, l'explication ne tient pas la route. Cette réalité repose sans doute sur une obsession moderne pour la technique qui fait que nous avons divisé bien des pratiques entre spécialistes, de l'abattage du poulet à l'enterrement de grand-maman.

Tout cela s'explique, bien sûr. Après tout, la séparation des tâches entre techniciens est utile pour éviter les épidémies ou le désordre, qui nuiraient à l'organisation de nos mégapoles. N'empêche que le rideau qui s'est posé entre notre vie et sa fin plus que probable contribue sans doute à en épaissir le mystère, comme si la civilisation en arrivait presque à tout contrôler sauf cette bête condition mortelle, mère de toutes les peurs et de toutes les inquiétudes. Nous avons pu la retarder, la cacher, mais elle reste encore et toujours inévitable.



Derrière les portes closes

Le premier livre d'Anne-Renée Caillé, *L'embaumeur*, qui vient de paraître chez Hélio trope, propose de tirer ce rideau l'espace d'un instant en plongeant dans les souvenirs d'un père thanatologue. Le mécanisme à la base de ce livre-témoignage est d'une précision tout à fait obsédante : un à un sont racontés les souvenirs du père, point par point, mort par mort, comme si Caillé dressait une liste de ces réminiscences morbides.

Plusieurs auront sans doute vu cette série culte du début du siècle, *Six Feet Under* (2001-2005), qui mettait en scène une famille dysfonctionnelle réunie autour d'un salon funéraire après la mort du père. Chaque épisode de la série d'HBO s'ouvrait sur un décès, ce qui créait une certaine attente chez le spectateur – attente qui permettait aussi de révéler le caractère machinal et inévitable de la mort –, jusqu'à ce que certains des personnages principaux en viennent eux-mêmes à y passer.

Le même phénomène se produit dans la liste que dresse Anne-Renée Caillé des « clients » de son père, à cela près que le travail de l'écrivaine tend vers un dépouillement de la narration qui rend beaucoup plus brutal cet effet. Alors que la série d'HBO pouvait se perdre dans les intrigues et sous-intrigues, voire même devenir redondante et ennuyeuse durant une saison entière, Caillé mime l'absence de récit. Il en résulte un tout petit livre d'à peine 102 pages, mais dont la force réside dans ce minimalisme.

Le procédé est simple : la narratrice enregistre le témoignage de son père sur ses années de pratique, et dresse une liste des morts. Les histoires sont nombreuses dans ce travail de thanatologue où il faut montrer les cadavres dans leur état d'« *avant la fatalité la tragédie le destin l'appel* », mais les images s'accumulent. De cette femme trop crispée pour être exposée à qui l'on doit casser les bras à ce soldat dont il ne reste « *que des guenilles et des pierres* » en passant par cet enfant noyé lorsque la glace

sur laquelle il patinait a cédé, et dont le pied se détache quand on essaie de lui retirer son patin, les microrécits viennent satisfaire une certaine curiosité morbide du lecteur, mais creusent lentement leur sillon tragique.

Le poids des morts

Alors que s'empilent les histoires, plusieurs récits se tissent délicatement. D'abord, celui d'un père et d'une fille, d'une séparation aussi, et des entrevues qui viennent les réunir dans un *dîner* aux allures d'antiquaire. Ensuite, celui d'un poids qui commence à peser sur les épaules du père, « *Il le passage de la fascination au dégoût* », coût inévitable d'autant d'histoires tragiques que le lecteur, pour sa curiosité, est lui-même en train de payer un peu.

La narratrice non plus ne peut rester en retrait et finit par s'inquiéter de sa propre condition mortelle : « *Je constate que la toxicité est là partout, je la retrouve dans mes petites recherches et je la retrouve dans les histoires des cas, elle était là tous les jours, entendre ici à travers cela que je pense à tous ces gens qui manipulent la toxicité tous les jours sans le savoir depuis des années. Je note dans un cahier ce que je dois éviter*

d'avalier de toucher posséder respirer polychlorure de vinyle phtalate de diéthylhexyle ou de diisononyle bis-phénol A oxybenzone parabens des rideaux de douche nettoyeurs cosmétiques boîtes de conserve écrans solaires téflon vernis à ongles dentifrices. »

Ces moments où l'écriture est marquée par les listes, la parataxe, les redondances et les répétitions à la Tarkos ou à la Beckett sont peu nombreux, mais font pencher le récit vers la poésie lorsque l'inquiétude s'empare de la narration. La voix d'Anne-Renée Caillé est souvent celle de son sujet, et ce sujet est rarement elle-même, ce qui frappe d'autant plus fort lorsqu'elle verse dans ces tentatives d'épuisement du langage qui révèlent les angoisses de la narratrice. Ce travail patient et minutieux de la mise en récit est un coup de maître. Alors que le lecteur entre dans le texte pour entrevoir cet univers mis à distance par les sociétés modernes, les peurs ataviques finissent par ressurgir. La fatalité touche aussi les personnages, et on se prend à regarder derrière notre épaule et celle de nos proches, à se dire que nous n'en avons pas fini avec la mort, et qu'elle non plus n'en a pas fini avec nous. ■



Daguerréotype, 1842
Un père et sa fille, anonymes, 9,75 cm x 10,80 cm
Archives de l'Université de Victoria